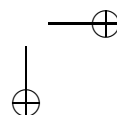
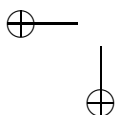
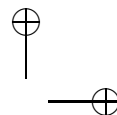
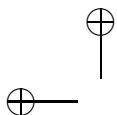


NOTES DE LECTURE



OUVRAGES

Denis APOTHÉLOZ, *La Construction du lexique en français. Principes de morphologie dérivationnelle*, 2025 (nouvelle édition actualisée), Paris, Ophrys, coll. « L’essentiel français » (192 p., 20 euros)

Fidèle à la ligne indiquée par la collection « L’essentiel français », cette nouvelle édition de l’ouvrage de Denis Apothéloz propose une introduction à la construction du lexique, accessible sans entamer la rigueur du propos. Comme pour les autres titres de la collection, en un peu moins de deux-cents pages, l’ouvrage se structure de sorte à faciliter sa lecture avec, notamment, un glossaire et un index qui viennent en appui au lecteur peu familier du sujet. La liste organisée des principaux affixes proposée en annexe permet aussi de projeter le livre dans une perspective d’enseignement du français.

L’auteur présente cette deuxième édition comme une mise à jour de la première, parue en 2002, compte tenu de l’évolution des travaux dans le champ du lexique et de la morphologie. Certains chapitres ont été réduits ou réaménagés, et le texte s’enrichit d’un chapitre consacré à la morphologie évaluative et la variation diaphasique. Le tout aboutit à un programme complet permettant de saisir les enjeux actualisés de la discipline. Le texte suit une progression qui part de son inscription dans le champ de la linguistique pour, progressivement, aborder les spécificités morphologiques de la construction du lexique français.

Le premier chapitre, « Introduction et notions de base », permet au lecteur de situer la morphologie dans le champ de la linguistique et de bien articuler morphologie et lexique. Le troisième point consacré à la problématique qui sous-tend la notion de « mot » est à ce titre appréciable. Que l’on soit familier ou non des prédispositions théoriques en linguistique, le propos, bien étayé, apparaît incontestable. L’ensemble de ce chapitre conduit le lecteur à adopter la posture nécessaire pour appréhender les procédés morphologiques détaillés dans les chapitres suivants.

Au-delà des qualités (in)formatives que l’on peut lui attribuer, le texte ne se limite pas à la seule description du système, mais permet de l’interroger au regard de l’usage des locuteurs, en particulier avec les chapitres sept, « Vers une morphographie. L’appréhension du système morphologique à travers l’orthographe », et neuf, « Morphologie évaluative et variation diaphasique ». Le dernier chapitre qui ouvre la perspective d’une morphographie est tout à fait bienvenu : d’une part, en écho au chapitre introductif, il resitue le propos dans le champ de la linguistique en abordant une des problématiques transversales, le rapport oral/écrit ; d’autre part, la prise en compte des effets de l’orthographe donne à voir un aspect de ce que Jacques Anis envisageait comme une graphématique autonome, bien que l’auteur n’y fasse étonnamment pas référence. Le texte montre ainsi la pertinence de considérer les principes strictement orthographiques pour mettre en lumière les biais qu’ils introduisent dans une analyse qui exclut les réalisations orales. À la suite de l’exemple du traitement du préfixe *in-*, l’auteur précise que : « le graphocentrisme du lexicographe, ainsi que le probable souci de donner un procédé permettant d’éviter les fautes d’orthographe, conduit à une représentation exagérément compliquée du fonctionnement d’un préfixe, et passe complètement à côté des principes généraux réglant son allomorphie » (p. 153). Dans le même temps, l’auteur montre que la prise en compte de l’orthographe éclaire la permanence d’une « mémoire de la variation allomorphique » (p. 154), en proposant une appréhension strictement visuelle des consonnes sur lesquelles s’appuie la production de formes longues, même à l’oral. En somme, ce chapitre montre une part des effets des rapports entre l’oral et l’écrit sur le système, en l’occurrence ici morphologique et lexical en français.

Le nouveau chapitre (par rapport à la première édition) consacré à la morphologie évaluative et la variation diaphasique ne tient pas, en revanche, toutes ses promesses. La partie présentant les principes de la morphologie évaluative est très claire et permet à qui ne serait pas spécialiste d’en comprendre les mécanismes. On voit quel lien avec la variation, comment le procédé qui implique la spécification du signifié des bases « au moyen d’un composant sémantique diminutif, augmentatif, mélioratif, dépréciatif, intensif, fréquentatif,

hypocritique, etc. » (p. 123) permet l’évocation d’une évaluation qui ne peut être valable que dans certains contextes. Cependant, de la dimension diaphasique, l’auteur semble ne retenir que la marginalité des formes construites. Autrement dit, le diaphasique n’est considéré que dans un rapport binaire standard/non standard, écartant l’expressivité des données de l’analyse. Or, il aurait été intéressant de surpasser cette dichotomie pour illustrer l’articulation « interne » *vs* « externe » ; l’analyse de ces constructions n’est complète qu’en considération des productions *in situ*. Plus généralement, on peut regretter que l’ensemble du texte ne propose que des exemples isolés qui ne sont ni cotextualisés ni contextualisés. Pourtant, l’observation de corpus illustrant la parole ordinaire donne à voir et à entendre comment les locuteurs exploitent régulièrement (et non marginalement) le système morphologique de façon efficace pour servir l’expressivité en proposant des constructions dites « non standard ». Les « jeunes », en s’accordant davantage de liberté créative, sont dans ce domaine particulièrement prolifiques.

Quoi qu’il en soit, cette deuxième édition reste un ouvrage qui constitue une référence pour saisir les principes de la construction du lexique en français. Elle constitue une base actualisée dont on voit bien comment elle peut s’inscrire dans les bibliographies à destination des étudiants (notamment) à différents niveaux d’un cursus en sciences du langage.

Emmanuelle GUERIN

Christiane CONNAN-PINTADO, Gersende PLISSONNEAU & Sylvie LALAGÜE-DULAC (éds), 2024, *Écrire l’esclavage dans la littérature pour la jeunesse (2), Modernités*, n° 50, Presses universitaires de Bordeaux (246 p. 16 euros)

En 2001, la loi Taubira reconnaît l’esclavage comme crime contre l’humanité et rend obligatoire son enseignement en France, soulevant de nouvelles questions sur l’objet et les modalités de cette transmission. Le récit de la lutte pour l’abolition a longtemps eu des relents paternalistes et l’un des défis de l’histoire de l’esclavage est de l’aborder, non pas exclusivement du point de vue des dominants, mais aussi et surtout du point de vue des hommes et des femmes asservis qui ont mené une lutte collective d’ampleur pour leur libération et celles de leurs compagnons.

Quatre ans après la publication d’un premier volume sur la représentation de l’esclavage dans la littérature pour la jeunesse, Christiane Connan-Pintado, Gersende Plissonneau et Sylvie Lalagüe-Dulac, coordinatrices de ce deuxième volume, proposent un prolongement fécond de leurs premières investigations. « Il faut faire parler les silences de l’histoire » : cette citation de Jules Michelet placée en exergue de l’introduction, offre un beau fil directeur à cet ouvrage constitué de neuf chapitres. Rédigé par C. Connan-Pintado, le texte introductif propose un panorama très complet de l’actualité de la question de l’esclavage dans un contexte à la fois mémoriel, scientifique et culturel. À la récente création de la Fondation pour la mémoire de l’esclavage (2020) fait écho le travail des historiens pour offrir un tableau documenté de l’histoire de l’esclavage, en variant les échelles géographiques et temporelles. Les musées et les municipalités des anciens ports négriers ne sont pas en reste pour informer et sensibiliser le public à ce passé encore trop méconnu. C’est dans ce contexte que l’on observe, depuis une dizaine d’années, une multiplication par deux du nombre des récits d’esclavage pour la jeunesse publiés en France (p. 14), qu’il s’agisse de fictions historiques ou de documentaires, de traductions, d’adaptations ou bien d’œuvres originales. Là où le premier volume avait pour objectif essentiel d’analyser la poétique des œuvres consacrées à l’esclavage pour un jeune public, le présent ouvrage, sans négliger ces précédents aspects, insiste sur les enjeux liés à la transmission de l’histoire des Afro-Américains.

Intitulée « Fictionnaliser l’histoire de l’esclavage : les voix diversifiées de la transmission littéraire », la première partie offre un empan chronologique et générique très large. Danielle Dubois-Marcoin montre de quelle manière la question de l’esclavage travaille à divers

titres *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe (1719), ainsi que de nombreuses robinsonnades et récits d’aventures ultérieurs, dont elle montre l’évolution jusqu’à la fin du XIX^e siècle. Là où Robinson Crusoé veut faire commerce d’esclaves avant son naufrage, puis entretient avec Vendredi, un lien qui n’est pas sans rappeler celui des premiers missionnaires avec les indigènes qu’ils ont voulu « civiliser », Louis Desnoyers et Jules Verne dénoncent explicitement les horreurs de la traite négrière. Les deux sections suivantes portent sur des autrices contemporaines issues de territoires marqués par l’esclavage : Alexandra Malala Razafindrabe prend les *Contes de l’île de la Réunion* d’Isabelle Hoarau comme point de départ d’une analyse du rôle de la nature dans plusieurs récits consacrés à deux célèbres esclaves de la Réunion : Edmond Albius qui découvre le secret de la fécondation artificielle de la vanille, et Mario, esclave marron, qui trouve refuge dans une jungle impénétrable. Le choix du conte atténue les réalités de l’esclavage, mais signale l’importance de ces deux figures dans la mémoire collective de l’île. Sylvie Servoise montre, de son côté, de quelle manière Éveline Trouillot, écrivaine haïtienne, problématise transmission du passé et transmission de la vie dans *Rosalie l’infâme*, du nom du négrier qui a arraché à l’Afrique les aïeules de Lisette, la narratrice du récit. Cette jeune esclave créole, née à Saint-Domingue dans les années 1750, découvre que sa grand-tante Brigitte a mis à mort de nombreux nouveau-nés pour les faire échapper à l’exploitation inhumaine qui les attend. Le choix de Lisette de garder son propre enfant vient toutefois signifier l’importance de la transmission mémorielle au sein de la lignée. Ce cheminement est significatif du choix de l’autrice de faire entendre, non pas « l’histoire des vainqueurs » (Benjamin, p. 74) régulièrement mobilisée en Haïti quand il est question de l’indépendance, mais celle d’esclaves anonymes, notamment de femmes. Dans le texte suivant, Virginie Meyer insiste, elle aussi, sur « la voix de l’esclave » en montrant la place de plus en plus importante prise, dans le documentaire pour la jeunesse, par des récits à la première personne destinés à redonner une parole et une individualité aux oubliés de l’histoire, que cette parole soit « chant de libération, affirmation de sa dignité humaine ou cri d’une mémoire enfin partagée » (p. 106).

La deuxième partie de l’ouvrage, « Illustrer l’esclavage : des images d’archives aux livres de jeunesse » aborde le rôle et l’évolution de l’iconographie de l’esclavage pour aider à se représenter « l’irreprésentable ». C. Connan-Pintado analyse le réemploi contemporain, pédagogique et engagé, d’images d’archives. Par exemple, dans *Un Homme*, Gilles Rapaport s’inspire d’un tableau de Jean-Baptiste Debret pour rendre son humanité à l’esclave battu par son maître. Aldo Gennaï envisage ensuite la rareté des adaptations transmodales (BD et albums) de *La Case de l’oncle Tom* – roman devenu lui-même trace historique du combat des abolitionnistes – du fait de la difficulté à condenser l’œuvre source et des stéréotypes que celle-ci véhicule sur les Noirs.

La troisième partie, « Lire et enseigner l’album historique sur l’esclavage », porte tout d’abord sur la figure d’Harriet Tubman, ancienne esclave et militante de l’Underground Railway. Priscille Croce commence par analyser sa place dans des anthologies de femmes célèbres avant de centrer son analyse sur les albums *Libre !* (Daugey et Charpentier 2020) et *Freedom !* (Darlymple et Brax 2021), représentatifs de la volonté de transmettre l’émancipation des Afro-Américains. Ces deux ouvrages sont aussi au cœur de la contribution de Christelle Camsuza, qui envisage la tension féconde qui s’y noue entre « vocation documentaire » et « perspective esthétisante » (p. 185), la dimension poétique des œuvres contribuant à interpeller la conscience du jeune lecteur. C’est dans le dernier chapitre de l’ouvrage que l’on trouve la proposition didactique la plus développée, assortie d’une stimulante réflexion sur la complémentarité entre didactiques de l’histoire et de la littérature. G. Plissonneau et S. Lalagüe-Dulac présentent la séquence menée avec des élèves de CM1 autour de l’album *L’Esclave qui parlait aux oiseaux* d’Yves Pinguilly et Zai (1998). L’un des intérêts de l’ouvrage, mis en valeur par la démarche adoptée, réside dans la structure narrative et temporelle d’une œuvre où Mariama et Alexandre, enfants d’aujourd’hui, découvrent, dans un conte enchâssé, l’histoire de l’ancêtre de la petite fille fait prisonnier en Afrique. Le travail interprétatif débouche sur un débat important : « Doit-on se souvenir des faits passés ? » C’est aussi tout l’enjeu de ce riche volume scientifique sur la mémoire de l’esclavage,

telle qu’elle peut se transmettre aux jeunes lecteurs dans un corpus foisonnant, attentif à donner corps et voix aux victimes du système esclavagiste pour se faire écho, non seulement de leurs douleurs mais aussi de leurs luttes.

Caroline RAULET-MARCEL

Élisabeth BAUTIER & Marion van BREDERODE (éds), 2024, *Des Différences curriculaires en classe de 6^e. Une analyse de cahiers d’élèves d’établissements socialement différenciés*, 2024, Presses universitaires de Rennes, coll. « Paedeia » (160 p., 19 euros)

Issu des travaux des équipes du réseau Reseida, dont les membres ont signé les différents chapitres, cet ouvrage s’inscrit dans une recherche étendue à plusieurs laboratoires (CIRCEFT-ESCOL des universités Paris 8 et Paris Est Créteil, LAB-E3D de l’université de Bordeaux et CREAD de l’université Rennes 2) sur la difficulté scolaire et l’hypothèse, confirmée par les résultats des recherches antérieures, de l’articulation entre certaines pratiques enseignantes et les inégalités d’apprentissage observées.

L’ouvrage comporte sept chapitres encadrés par une introduction qui présente une nouvelle recherche, dans la continuité des travaux antérieurs, mais qui en diffère par la démarche, et une conclusion qui donnent les raisons du titre. Les résultats de cette recherche permettent en effet d’affirmer que les élèves « rencontrent un curriculum différent » en fonction de l’appartenance sociale de leur établissement.

La participation des pratiques enseignantes à la construction de la difficulté scolaire est posée dès le titre et pourrait, de ce fait, rebuter les enseignants qui, en toute bonne foi, s’efforcent d’accompagner, étayer, chercher des solutions pour aider les élèves les plus fragiles. Cependant, le matériau présenté met à distance l’« effet maître » et leur charisme personnel : ce sont les cahiers issus de plusieurs classes de Sixième d’établissements socialement contrastés (favorisés/défavorisés) et de deux disciplines, le français et les sciences de la vie et de la terre (SVT), qui sont étudiés comme autant de traces objectives du travail de l’enseignant et des élèves, comme autant de fenêtres ouvertes sur l’enseignement de ces disciplines. Le choix de la classe de Sixième, à la jonction du premier degré, avec ses usages scolaires, et du collège, monde nouveau censé conduire les élèves vers de nouvelles pratiques, dédouane chacun d’une responsabilité individuelle. La recherche, dont cet ouvrage rend compte, a pour objectif d’identifier, à partir d’une lecture fine de ces cahiers, ce qui, à l’insu des enseignants, différencie les deux types d’établissement et donc ce qui peut être mis en relation avec la difficulté scolaire des élèves des établissements défavorisés.

La question du curriculum peut étonner : on sait bien que tous les enseignants sont fidèles aux programmes qui leur sont imposés. Les auteurs mettent cependant en évidence que, si les contenus sont « les mêmes », pour toutes les classes de Sixième, les opérations cognitives et langagières sollicitées ne sont pas toutes du même niveau. Le point « fort » de l’analyse de ces traces repose sur la notion de régime majeur/mineur (Bautier et Rayou 2009) qui caractérise le travail dans lequel la tâche engage l’élève. Dans un cas, elle sollicite une activité cognitive et langagière de haut niveau (usages « hautement littéraires du langage »), dans l’autre, elle se contente de restituer des connaissances, des définitions, des éléments de savoir ; les deux régimes n’ayant pas les mêmes conséquences sur le développement cognitif et le savoir construit, et plus généralement sur la réussite scolaire. Pour les enseignants, l’intérêt majeur repose dans la catégorisation majeur/mineur, souvent méconnue, des tâches. L’angle adopté par cette nouvelle recherche est donc celui de l’inégale sollicitation des élèves par les tâches proposées en fonction du contexte social des établissements.

Le deuxième point fort de cette recherche réside dans la démarche mise en œuvre, démarche qui affine les stratégies usuelles de recherche (la contribution de Stéphane Bonnéry). Si les précédents travaux reposaient sur une analyse fine des pratiques observées et relevaient donc d’une démarche qualitative, il a paru nécessaire à l’équipe de recourir à une

démarche quantitative pour donner du poids et valider ses résultats (Céline Piquée et Marion van Brederode). Les premières études reposent ainsi sur le croisement qualitatif/quantitatif : identification des différences de régime de travail proposé aux élèves, observées entre les cahiers de français, d’une part (Marianne Woollven et Marceline Laparra), de SVT, d’autre part, et leur transformation en indicateurs quantifiables. Trois catégories d’indicateurs sont retenues : la nature des textes de savoir, les opérations de pensée sollicitées, la nature et le type des écrits prescrits. Ce croisement fait apparaître des résultats qui intéressent le chercheur, bien sûr, mais aussi l’enseignant. Si, sous l’angle quantitatif, peu de différences sont mises à jour entre les cahiers des deux types d’établissement – et ce, dans les deux disciplines –, en revanche, ces différences minimes s’articulent entre elles et s’organisent en « configurations qualitativement différentes du point de vue de la complexité » (Élise Vinel et Élisabeth Bautier). La répétition de ces configurations et leur cumul engagent les élèves dans des activités cognitives et langagières différentes ; elle crée des environnements de travail de régimes différents et en conséquence des curricula différenciés. Quatre chapitres donnent matière à cette double démarche, trois concernant les cahiers de français (organisation, tâches proposées, lexique) et un les cahiers SVT.

Les chapitres consacrés à l’organisation du cahier de français s’intéressent plus particulièrement à l’étude du conte. Quel que soit l’établissement considéré, les autrices constatent l’absence de cadrage temporel, de catégorisation, d’organisation typographique. Élise Vinel et Élisabeth Bautier, autrices du chapitre « Des différences curriculaires qui mettent en question la fréquentation d’une même littérature scolaire pour tous », étudient les cahiers de français sous l’angle de la « littéracie scolaire », vocable qui recouvre les usages langagiers et cognitifs qui caractérisent notre société et donc l’école (et ses programmes), usages qui ne sont pas également investis par tous les milieux sociaux. Ces pratiques ciblées fournissent donc des indicateurs pour analyser les cahiers. Les consignes (demande d’application d’une procédure, d’un savoir explicite, d’élaborations nouvelles), les savoirs sollicités (anciens ou nouveaux, renvoyant ou non au Cours moyen), la complexité ou l’accessibilité des textes de savoir... opposent les établissements et témoignent de la plus ou moins grande familiarisation des élèves avec les pratiques littéraciées qui conditionnent les apprentissages tout au long de la scolarité.

Le même constat est porté par Martine Champagne-Vergez, autrice du troisième chapitre consacré aux cahiers de français et intitulé « L’enseignement des textes fondateurs : des différences curriculaires confirmées ». Elle porte son intérêt aux textes fondateurs, nouvel objet même s’il est proche des contes rencontrés par les élèves depuis l’école maternelle, mais qui suppose la construction d’un regard nouveau et des pratiques peu usuelles. L’analyse s’intéresse plus particulièrement au lexique qui joue un rôle important pour l’identification des textes fondateurs par rapport au conte, ainsi que sur la lecture et la production d’écrit. Les mêmes différences qu’au chapitre précédent sont relevées : i) réemploi ponctuel du lexique dans des phrases préconstruites (régime mineur) opposé à sa réutilisation (régime majeur) dans de nouvelles phrases ; ii) « mobilisation des connaissances quotidiennes » opposée à la construction de savoirs nouveaux ; iii) sélection sèche d’informations explicites, d’une part, mises en relation, interprétations, argumentations, d’autre part. L’autrice fait une remarque comparable sur les évaluations réduites à la restitution de savoirs déjà abordés en Cours moyen pour les uns, écrits en réélaborant les nouveaux savoirs en de nouveaux contextes pour les autres.

Quant au dernier chapitre, signé par Marion van Brederode et intitulé « Des différences curriculaires qui mettent en question une même initiation à la problématisation pour tous », il concerne les cahiers de SVT et prend pour indicateur de la mise en œuvre des régimes majeur et mineur de l’initiation à la problématisation scientifique. À l’examen de ces cahiers, cette initiation s’avère plus ou moins efficace : en milieu favorisé les savoirs sont plus fréquemment mis en relation et donnent accès aux raisons qui les fondent, les questions ouvertes sont plus nombreuses et demandent davantage d’interprétation.

Quel que soit l’objet étudié, les différences entre établissements portent principalement sur le même constat : les pratiques cognitivo-langagières ne sont pas également sollicitées et

peuvent certainement être corrélées avec les différences de résultats des élèves français aux évaluations internationales. Toutes les analyses insistent sur le fait que, quantitativement, les différences sont peu apparentes, mais elles se cumulent et configurent des univers de régime, majeur ou mineur. Il est à craindre que les élèves des établissements défavorisés s’adaptent à un environnement de travail de régime mineur.

Cet ouvrage présente un intérêt pour, à la fois, les enseignants de l’école élémentaire et du collège, et pour les chercheurs en sciences de l’éducation. En effet, les professeurs sensibles à la difficulté scolaire, et plus particulièrement à ce moment de transition école-collège (qui relève davantage d’une rupture), trouveront des explications nouvelles et impensées, mais aussi des pistes de réflexion pour reconsidérer les tâches usuelles qui sont largement détaillées et analysées, et tenter de contrarier le déterminisme scolaire. Même si nous pouvons objecter que les cahiers ne révèlent pas tout ce qui se passe en classe, prendre conscience des traces qu’ils peuvent laisser aux enfants et aux parents mérite d’être considéré. Quant aux chercheurs, ils rencontrent ici une démarche scientifique originale qui articule qualitatif et quantitatif. Dans la continuité des travaux antérieurs de l’équipe ESCOL, elle transforme les résultats obtenus jusque-là dans le cadre de démarches qualitatives, en indicateurs pour quantifier des différences entre établissements scolaires contrastés du point de vue des élèves qu’ils accueillent (favorisés *vs* défavorisés).

Maryse REBIÈRE

REVUES

CORELA, *Cognition, Représentation, Langage*, hors-série n° 44, 2026, dossier « (Re)dire le genre » dirigé par Guy Achard-Bayle & Malika Temmar, Cercle linguistique du Centre et de l’Ouest, via Open Edition Journals, <<https://journals.openedition.org/corela/18737>>

Ce numéro thématique propose d’analyser les opérations discursives des locuteurs, confrontés à la désignation « des entités dont l’identité de genre évolue ou change », comme le précisent Guy Achard-Bayle et Malika Temmar dans l’article introductif du volume. Ils remarquent ainsi qu’« une évolution ou un changement d’identité de genre peut nécessiter un changement de désignation, ce qui peut se traduire notamment par une modification du genre grammatical » (*Ibid.*). Le lien entre ces deux acceptions du *genre* ne se fait pas « naturellement », du fait de l’histoire de cette notion et de sa catégorisation linguistique dans les espaces de la diachronie et de la synchronie, mais aussi dans les approches épistémologiques en relation, dans les théories et modèles linguistiques comme dans les recherches empiriques liées à des corpus oraux et écrits aujourd’hui plus diversifiés.

Le sommaire illustre cette double problématique, avec cinq contributions bien argumentées : « La question du référent évolutif à la croisée de problématiques linguistiques et philosophiques. Le cas du “morceau de cire” de Descartes » par Malika Temmar ; « Conceptualisations du genre dans les discours de savoirs linguistiques » par Julie Abbou ; « Les variations de genre dans les références aux animaux en anglais : des emplois standards à l’usage militant » par Laure Gardelle ; « Dis/continuité référentielle dans les fabliaux médiévaux : variation de genre, points de vue et chaînes anaphoriques » par Ondřej Pešek ; « Points de vue textuels et logiques sur les sortes et les changements de genre... » par Guy Achard-Bayle.

ÉTUDES DE LINGUISTIQUE APPLIQUÉE, n° 221, mars 2026, dossier « Le locuteur natif : linguistique, didactique, social ou politique ? », coordonné par Sylvain Detey, Klincksieck (128 p., 33 euros), <<https://www.klincksieck.com/livre/9782252049112/etudes-de-linguistique-appliquee-n1-2026>>

Le numéro est présenté par Sylvain Detey, également coordinateur du dossier, avec ce titre : « Introduction au locuteur-auditeur natif : qui ne l’est pas ? De la variation à l’appropriation linguistique ». Il y détaille les objectifs de la thématique d’ensemble, tout en introduisant les différentes contributions. Il constate ainsi que l’évolution des sciences du langage, dans leur rapport aux problématiques sociétales, nécessite une mise au point dans les recherches francophones, car le rapport entre les concepts de « *native speaker* » et « *non-native speaker* », dans les travaux anglophones, conduit à d’autres interprétations. Les articles qui suivent reviennent donc sur cette question afin de « clarifier la portée et les limites, et inviter ainsi à une certaine lucidité historique relative à la nécessité de contextualiser les débats, tant d’un point de vue disciplinaire, que méthodologique et terminologique » (p. 2). Pour ce faire, S. Detey entend « défendre une vision non-essentialiste de la langue, ou plus exactement de ses locuteurs, tout en défendant une conception classiquement systémique du langage et de sa contextualisation » (p. 7). À travers le locuteur natif, il s’agit d’appréhender les langues dans leurs composantes sociale et historique, et ainsi ouvrir « le plurilinguisme, sans lequel ni communication internationale ni éducation aux langues-cultures ne semble possible » (*Ibid.*).

À sa suite, le sommaire comprend : « Parcours critique sur le locuteur natif chez Chomsky dans son évolution » par Jacques Durand ; « Le locuteur natif dans la linguistique de l’oral à l’aube du XX^e siècle » par Chantal Lyche ; « La parole native face à l’IA et la technologie des accents : défis, tensions et illusions » par Sylvain Detey & Lionel Fontan ; « Le locuteur natif : son évaluation sociale de la parole non native en contexte francophone canadien » par Suzie Beaulieu, Rachael Lindberg, Kristin Reinke & Pavel Trofimovich ; « Le locuteur natif, sa parole et son évaluation face à la diversité du monde anglophone : enjeux et perspectives » par Talia Isaacs & Priscillia Mollard-Cadix ; « Le locuteur natif dans la recherche en psycholinguistique : un problème pour les uns l’est-il pour les autres ? » par Isabelle Darcy ; « Le locuteur natif et la langue maternelle au centre d’un débat politique, épistémologique et culturel » par Jean-Louis Chiss ; « Le locuteur natif à l’école en France et le plurilinguisme : nous sommes tous des locuteurs natifs » par Nathalie Auger ; « Le locuteur natif est toujours un locuteur situé : par-delà le sexe, la nationalité et la couleur, ne pas confondre langue et locuteurs, ni son histoire et la leur » par Sylvain Detey.

ÉTUDES DIACHRONIQUES, n° 4, 2026, dossier « La (re)latinisation du français dans son histoire » dirigé par Gilles Siouffi, Honoré Champion (260 p., 28 euros), <<https://www.honorechampion.com/fr/editions-honore-champion/13517-book-085365484-9782745365484.html>>

Dans son introduction, qui reprend le titre du numéro, Gilles Siouffi observe que « la réactivation consciente de l’appareil morphologique du latin, des bases de son lexique, voire de sa syntaxe » constituent un phénomène de l’histoire du français, comme de nombreuses langues romanes : l’espagnol, le roumain, l’occitan et l’italien... et plus marginalement des langues comme l’anglais et l’allemand. Le terme de *relatinisation* est discuté (d’où la parenthèse du préfixe *re-* insérée dans le titre), car d’autres travaux préfèrent utiliser le terme de *réfection*, afin de préciser le degré de conscience linguistique qui s’établit souvent sans explicitation métalinguistique, dès la période mérovingienne et pendant tout le Moyen Âge. G. Siouffi poursuit en rappelant que « la coexistence du latin et des langues vernaculaires, dans certaines sphères, a induit des interférences plus ou moins conscientes et concertées ».

Le français aujourd’hui, n° 234, « Humanités et enseignement professionnel »

Le sommaire se prolonge avec : « Latiniser le lexique français, ou comment surmonter les “grevance, [...] ennui et destourbance” d’une leçon de théologie à délivrer en langue d’oïl au milieu du XIV^e siècle » par Géraldine Veyseyre ; « Pierre Bersuire traducteur de Tite-Live : la (re)latinisation à l’œuvre » par Marylène Possamai ; « Vers d’autres solutions traductologiques : revenir sur le lexique et la syntaxe des *Décades* de Pierre Bersuire (ms. BnF, fr. 264, ca 1410) » par Evguenia Timofeva ; « De la “phrase” au discours : quelques aspects du latinisme syntaxique » par Bernard Combettes ; « “Ecorcherie” et “démembrement” : quelques exemples de relatinisation chez Ronsard » par Anne-Pascale Pouey-Mounou ; « Relatinisation et internationalisation : la néologie terminologique française dans une perspective contrastive » par Esme Winter-Frommel.

LANGUE FRANÇAISE, n° 230, juin 2026, dossier « Plus de 50 ans de sociolinguistique du français », coordonné par Françoise Gadet, Armand Colin (144 p., 18 euros), <<https://shs.cairn.info/revue-langue-francaise-2026-2-page-9?lang=fr>>

Un état des lieux sur plus de 50 ans de recherches sociolinguistiques du français, cela aurait une gageure si la composition de ce numéro « anniversaire » de *Langue française* n’avait pas été confiée à Françoise Gadet. De fait, plutôt que proposer un état impossiblement exhaustif des recherches dans ce champ, la chercheuse, également coordinatrice du volume, entend montrer « ce que les sociolinguistes ont en partage pour aborder la diversité langagière : une démarche empirique ancrée sur un/des terrain(s), l’exigence de contextualiser les objets de recherche [même si le terme *contexte* est ambivalent], l’exploitation de l’hétérogénéité des façons de parler et des discours, en appréhendant le social à travers l’angle linguistique/langagier » (p. 11). Pour ce faire, les contributeurs ont été conviés à formuler des questionnements plutôt problématiques à partir de leurs recherches, « en les situant dans la ou les théorie(s) qui les inspirent, et si possible dans une perspective critique » (*Ibid.*). L’ensemble montre ainsi combien « la sociolinguistique constitue un confluent dans les sciences du langage » (*Ibid.*).

Après cette présentation argumentée, le sommaire comprend huit articles : « Sociolinguistique historique du français : du texte à l’individu » par France Martineau ; « La sociolinguistique du français dans le Sud global au prisme de la question (dé)coloniale » par Cécile B. Vigouroux ; « Au-delà de l’hégémonie hexagonale : contact, pouvoir normatif et décolonisation des français » par Sylvie Wharton ; « Que fait la sociolinguistique à l’école ? Que fait l’école à la langue ? » par Philippe Hambye ; « Sociolinguistique et enseignement de la langue en France » par Emmanuelle Guerin ; « Quand la sociolinguistique rencontre le travail humain » par Josiane Boutet ; « Cinquante ans de sociolinguistique des pratiques langagières juvéniles en France : bilan, questions et enjeux » par Cyril Trimaille & Maria Candea ; « Pour une conception ouverte de la variation » par Françoise Gadet.

LA REVUE DES LIVRES POUR ENFANTS, n° 348, juillet 2026, dossier « Aux couleurs du Brésil », Centre national de la littérature de jeunesse de la BnF (204 p., 14,50 euros), <<https://cnlj.bnf.fr/fr/file/couvrlpe347jpg>>

Ce dossier explore la littérature de jeunesse brésilienne contemporaine, marquée par une grande vitalité créatrice, mais aussi par une logique de marché qui constitue un véritable défi pour les éditeurs et les libraires indépendants, ainsi que pour l’émergence d’une production originale.

Les articles réunis analysent cette situation contrastée, évoquant le rôle indispensable des librairies, mais aussi les résultats des dernières enquêtes sur la lecture et le marché du livre, présentant l’action remarquable de l’Instituto Emília en faveur du livre de jeunesse au Brésil.

Le dossier restitue également deux expériences majeures dans le domaine de la formation des lecteurs : la mise en place de bibliothèques communautaires en Amazonie par l’association Vaga Lume, et dans la périphérie de São Paulo par l’organisation IBEAC.

Le portfolio de douze illustrateurs et illustratrices permet de découvrir certaines des voix les plus significatives de cette nouvelle génération, tandis que l’entretien avec Edimilson de Almeida Pereira, auteur majeur de la littérature brésilienne, évoque le long chemin menant à la reconnaissance des expressions littéraires issues des cultures indigènes et afro-diasporiques.

LECTURE JEUNESSE, n° 198, juin 2026, dossier « La lecture dans tous ses états, mutations des pratiques à l’heure du numérique » (15 euros au format papier), <<https://www.lecturejeunesse.org/product/la-lecture-dans-tous-ses-etats-mutations-des-pratiques-a-l-heure-du-numerique-juin-2026-n-198/>>

Comment les pratiques numériques transforment-elles l’expérience de lecture des jeunes, en démultipliant les usages sans pour autant faire disparaître le livre ? Entre plateformes d’écriture (comme Wattpad, AO3 etc.), lecture sur smartphone, *audiobooks* ou résumés automatisés, les jeunes lisent et écrivent dans des environnements profondément renouvelés. Pourtant, les politiques publiques et les enquêtes sur la lecture continuent souvent de réduire celle-ci à la seule lecture du livre imprimé. Le présent numéro explore ainsi les nouvelles formes de lecture à l’ère numérique, en interrogeant à la fois les transformations des supports, les nouvelles pratiques des jeunes lecteurs et les opportunités que ces mutations ouvrent pour la médiation. Il tente également de faire entendre la voix des jeunes pour comprendre davantage leurs pratiques. Les contributions qui suivent apportent des angles différents pour sortir d’un optimisme naïf ou d’un scepticisme trop rigide, en revenant à ce qui est essentiel, soit ce que lire veut dire. Dès lors, trois axes organisent ce volume, à partir de trois verbes « penser », « agir », « lire »...

Pour « penser », en passant des forums aux livres audios, il s’agit de mieux comprendre le développement de l’écriture sur le web, en commençant par une sorte d’archéologie de ces pratiques relativement jeunes, en donnant la parole à la chercheuse, Marie-Anaïs Gueguan, qui a travaillé sur la question de l’écriture sur ces forums, dans les années 2000, en quelque sorte l’ancêtre des plateformes. Lea Como, quant à elle, réfléchit sur ce qui est au cœur du sujet : comprendre le lectorat *Young Adult* à l’ère de Wattpad. Dans un dernier essai, et pour prendre du recul sur la question, Servanne Monjour livre son analyse de ces nouveaux modèles de lecture.

Pour « agir », il s’agit d’envisager la manière de « faire lire sans livres ? », à partir des outils numériques qui nous donnent une autre façon d’aborder la lecture. Ainsi, Caroline Vernier-Bertelle revient sur son utilisation des « chatbots » afin d’amener ses élèves à lire, tout en interrogeant les limites de cette pratique. La voix des jeunes est également essentielle pour envisager les contours de ces supports, ce que propose le compte-rendu d’Irène Bastard qui va dans ce sens et reste très éclairant. Concernant les enseignements de terrain, Christophe Ronveaux met en perspective lecture et support, et en redéfinit les termes.

Enfin, pour « lire » au-delà des écrans, les contributeurs se demandent si les jeunes lisent vraiment moins depuis l’avènement du numérique. Cette dernière partie donc fait entendre la voix de trois experts du monde de l’édition, et de la jeunesse : Florent Souillot (des éditions Madrigall) déplore un recul de la lecture, alors que Tom Lévêque, auteur et éditeur, rappelle les tendances à la hausse. *In fine*, Johanna McCarthy (de l’association GenCo) montre que les pratiques de lecture des jeunes ne sont pas si éloignées de celles de leurs aînés, et qu’il faut créer davantage de lieux d’échange afin de faire vivre la lecture.

PARTAGES, Recherches collaboratives en didactique du français, n° 4, 2026, dossier « Stratégies de développement professionnel d’enseignants : coexistence des sentiments d’insécurité et d’auto-efficacité » dirigé par Sara Mazziotti & Noreen Le Page Putillo, UGA éditions, <<https://publications-prairial.fr/partages/index.php?id=584>>

Le volume s’organise autour de trois questions rarement évoquées, mais essentielles dans la formation à l’enseignement universitaire et aux pratiques d’écriture en rapport : comment identifier les stratégies susceptibles de favoriser le développement du sentiment d’auto-efficacité ? Dans quelle mesure l’insécurité ressentie peut constituer un point d’appui pour l’émergence d’une attitude réflexive ? Comment cette dynamique peut conduire à l’engagement dans un processus de remédiation en passant notamment par une démarche collaborative ? Les articles traitent ainsi la question de l’insécurité sous différents angles tout en montrant l’existence d’une zone de contact avec le sentiment d’efficacité personnelle. Une spécificité supplémentaire et originale à ce numéro : la publication de deux témoignages sous forme d’entretien d’enseignants-chercheurs qui ont accompagné deux autrices dans leur rédaction.

Au sommaire du dossier thématique : « Stratégies de développement professionnel d’enseignants : coexistence des sentiments d’insécurité et d’auto-efficacité » par Noreen Le Page Pitullo & Sara Mazziotti ; « La recherche sur l’agir enseignant comme source d’auto-efficacité à travers l’expérience indirecte » par Sülün Aykurt-Buchwalter, Catherine Muller & Adrienn Pleyer ; « Construire ensemble malgré l’insécurité : une expérience de dispositif collaboratif en didactique du français » par Aurélie Mariscalchi ; « Guidant la plume, je questionne la mienne : bilan d’un accompagnement à l’écriture d’un article » par Arnaud Moysan & Sara Mazziotti ; « Retour sur un accompagnement à la publication : l’importance de préserver le point de vue de l’auteur » par Bernadette Kervyn & Noreen Le Page Pitullo ; « Recherche collaborative sur l’évolution des gestes professionnels d’explicitation en contexte UPE2A : une étude croisant observation et analyse de l’agentivité enseignante » par Raphaëlle Alexandre.

POÉTIQUE, n° 199, mai 2026, collectif dirigé par Michel Charles, Le Seuil (150 p., 20,50 euros), <<https://www.seuil.com/ouvrage/poetique-n-199-collectif-dirige-par-michel-charles/9782021614060>>

Dans son article initial, « Esquisse d’une théorie de la tonalité », Bernard Gendrel interroge les tonalités littéraires en constatant qu’elles sont souvent les délaissées de la théorie littéraire. Pourtant, elles sont omniprésentes dans nos lectures et nos enseignements dans les collèges et les lycées, sans qu’aucune étude d’envergure n’ait essayé d’en préciser la définition, les contours ou les catégories esthétiques qui, pourtant, circulent à travers nombre de substantifs comme : le lyrique, le tragique, le pathétique, le dramatique... La théorie littéraire s’est généralement contentée de la dimension artistique du texte, sans aller jusqu’à l’expérience esthétique proprement dite, y compris « les théories de la réception qui sont restées à une conception très intellectuelle de la lecture » (p. 3).

Le numéro se poursuit avec les articles : « Récit factuel et effet de fiction » par Michel Charles ; « Transitions factuelles (Retz) » par Arnaud Welfringer ; « Un malaimé des lettres, le roman politique du XIX^e siècle » par Guy Larroux ; « “Quel opéra qu’une cervelle d’homme !”, Balzac et la psychologie cognitive » par Boris Lyon-Caen ; « Sartre aux bords du poème en prose » par Jean-François Louette ; « La schématisation stylisante du discours indirect libre » par Jean-Daniel Gollut & Joël Zufferey.

PRATIQUES, Linguistique, littérature, didactique, n° 209-210, 2026, dossier « Enseigner toutes les littératures » coordonné par Nathalie Denizot, Blandine Longhi & Hélène Raux, Centre de recherche sur les médiations (CREM), via Open Editon Journal, <<https://journals.openedition.org/pratiques/20577>>

Ce nouveau volume de *Pratiques* explore le pluriel des littératures dans une perspective essentiellement didactique. Il s’inscrit dans un contexte où les frontières de la littérature évoluent (prégnance des médias numériques, ouverture aux sciences sociales, réexamen de la tradition des genres...). Dans leur présentation, les coordinatrices, Nathalie Denizot, Blandine Longhi et Hélène Raux, posent ainsi un ensemble de questions vives : quelle littérature l’école transmet-elle ? Quelle est la part des littératures contemporaines, populaires, francophones ? Quels corpus de textes étudier en lien avec les préoccupations sociétales, culturelles et politiques actuelles ? Le projet est d’en analyser les effets sur les élèves et les enseignants, et les conséquences immédiates ou attendues sur la manière de lire et d’enseigner la littérature.

Après cet article introductif, qui explicite le titre thématique, « Enseigner toutes les littératures », le sommaire s’organise en trois parties qui distribuent les quatorze contributions suivantes : « Lire une œuvre littéraire en classe de seconde : les corpus déclarés des professeurs » par François Le Goff & Élise Dardill ; « Quelle littérature pour les élèves de lycée professionnel ? » par Stéphanie Lemarchand ; « Élèves à besoins éducatifs particuliers : quels corpus littéraires pour quelles modalités de lecture ? » par Isabelle De Peretti ; « Spécialité “Humanités, Littérature et Philosophie” : effets d’un nouvel enseignement sur le corpus recommandé » par Maïté Eugène ; « Qui a peur de la littéraTube ? » par Nathalie Brillant Rannou, Erika Fülöp & Gaëlle Théval ; « Introduire des albums fictionnels dans les corpus scolaires destinés aux adolescent·es : des conditions interrogées par les didacticien·nes et les enseignant·es » par Séverine De Croix & Dominique Ledur ; « Défamiliariser la littérature scolaire : représentations et pratiques enseignantes des littératures francophones à Genève et à New York » par Zeina Hakim ; « L’idée de littérature(s) interrogée par l’écriture créative : un dispositif écrivain/enseignant en cursus de lettres » par AMarie Petitjean ; « Scolariser la littérature orale au contact des langues-littératures au Maroc : du sujet-lecteur au sujet-orateur inter-langues » par Yassamine Fertahi ; « Les lectures de *toutes* les littératures » par Bénédicte Shawky-Milcent ; « Pluralité des corpus littéraires et choix de la trace écrite. Effets d’une négociation et de ses incidences dans le cadre d’une recherche collaborative à l’école élémentaire » par Sandrine Bazile ; « Lire toutes les littératures pour enseigner : l’étape essentielle de la lecture personnelle des œuvres » par Céline Foliot & Magali Brunel ; « Littérature consentante, concertante ou déconcertante : quelle littérature contemporaine entre dans les classes du secondaire et pour quels enjeux ? » par Judith Émery-Bruneau & Sonya Florey ; « Les corpus socialement vifs - Table ronde » par Yoann Daumet, François Le Goff, Anne-Claire Marpeau, Kathy Similowski & Cendrine Waszak.

Le numéro comprend également un très bel hommage à Liliane Sprenger-Charolles, récemment décédée. André Petitjean restitue ainsi le parcours d’une chercheuse brillamment engagée dans les domaines de l’acquisition de la lecture et de l’apprentissage de l’orthographe renouvelée.

NOUS AVONS ÉGALEMENT REÇU

Emmanuelle CANUT, Céline BEAUGRAND, Juliette DELAHAIE & Magali HUSIANYCIA (2026). *(Ré)apprendre à lire et à écrire à des publics vulnérables. De la dictée au formateur à la maîtrise de l’écrit*. Peter Lang.

Sandra POIJAT (2026). *Le Roman national de la langue (1790-1920). Pour une histoire des imaginaires linguistiques des grammaires du français*. Lambert Lucas.